

Un éclair de joie brilla dans les yeux de la pauvre femme.

— Serait-ce possible ? murmura-t-elle en considérant d'un air inquiet son interlocuteur.

— Tout ce qu'il y a de plus possible, répondit l'Italien ; venez me trouver demain à mon bureau, j'aurai vu mon ami et nous arrêterons définitivement l'affaire.

Il lui tendit la main d'un geste cordial ; elle n'osa point lui refuser la sienne.

Et, pendant qu'elle s'éloignait, se promettant de parler de cette proposition le soir même à Jacques Miquet, l'entrepreneur grommelait entre ses dents :

— Décidément, Giovanni, mon garçon, tu es un homme de génie ; non seulement le "Grand Français" avec une caissière aussi jolie et des consommations aussi bon marché, ne peut tarder à devenir l'établissement le mieux achalandé de Panama, mais encore, Dolorès étant là . . . , le Miquet y viendra peut-être . . . , il y viendra sûrement.

Il enfonça d'un geste crâne son chapeau sur sa tête et ajouta :

— Voilà ce qu'en France, on appelle, je crois, établir une souricière.

XIX.—LA "CORRIDA"

Depuis le jour où avait paru dans l'*Eclaireur* le fameux article sur le général Mendès y Tendura, Pierre Miquet était devenu le commensal assidu de la villa de la "Santa Virgo".

Deux ou trois fois par semaine, il y dînait, affirmant ainsi sa situation de futur gendre.

Le général avait presque oublié l'entretien où le faux ingénieur avait étalé au grand jour son complet égoïsme ; il avait même dit à sa femme que leur jeune ami était animé des meilleurs sentiments du monde.

Aussi Mme Mendès accablait-elle d'affectueuses prévenances celui qu'elle considérait déjà comme l'époux de sa fille ; c'était même tout juste si elle ne l'appelait pas son fils ; mais souvent elle se laissait aller à lui dire "mon cher enfant".

Elle, si impatiente autrefois de voir conclure ce mariage qui comblait tous ses vœux, elle ne voyait plus aucun inconvénient à ce que les fiançailles se prolongeassent ainsi indéfiniment ; son mari l'avait prévenue qu'il avait la parole de l'ingénieur, mais qu'il était préférable d'attendre.

— Attendre, quoi ? avait demandé Mme Mendès.

Et le général avait répondu d'une manière assez vague qu'il s'agissait pour M. Miquet d'un poste d'ingénieur divisionnaire ; la brave femme avait ouvert de grands yeux et s'était déclarée satisfaite.

Elle l'eût été beaucoup moins si elle eût connu la vérité.

La vérité est que Pierre avait dit au général :

— La situation est tendue, la révolution est proche. Mon avis est qu'il faut attendre que nous soyons les maîtres avant que de lier le sort de votre fille au mien . . . je puis me compromettre, je puis même mourir . . . à quoi bon faire une malheureuse, peut-être une veuve . . . ?

Et le général lui avait serré les mains, dans un élan d'admiration :

— Vous êtes un homme loyal, un homme de cœur . . .

Mais, tout bas, il ajouta :

— Il s'agit de faire entendre raison à Merced ; quand ces petites filles ont quelque chose dans la tête, c'est le diable pour leur faire prendre patience.

Heureusement, ces craintes étaient vaines. Merced, tendrement questionnée par sa mère, avait répondu de manière à lui faire comprendre qu'elle n'était nullement pressée ; elle était pleine d'enjouement avec l'ingénieur, très à l'aise, point troublée, et semblait considérer ce mariage avec un esprit très tranquille.

Cet état du cœur de sa fille plaisait fort à l'austère irlandaise.

— Il vaut mieux cette tiédeur que de l'enthousiasme, pensa-t-elle ; mes enfants seront des époux tout à fait raisonnables.

Cependant, le brûlot lancé par l'*Eclaireur* avait produit son effet ; il avait été suivi d'ailleurs de plusieurs autres articles, habilement rédigés pour entretenir les idées séparatistes.

Et ce qui stupéfiait profondément le général c'était de retrouver, dans ces articles, l'expression scrupuleusement exacte de ses opinions ; le pauvre homme ne se doutait pas qu'en versant ses confidences dans l'oreille de Miquet, il lui dictait pour ainsi dire la prose que publiait l'*Eclaireur* ; tous les articles étaient, comme le premier, dus à la plume de Pierre Miquet.

Chaque jour, d'ailleurs, le général recevait des délégations secrètes et, chaque nuit, il était appelé à des réunions de comités où l'on préparait la prochaine révolution.

Merced et sa mère soupçonnaient vaguement qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire ; mais ni l'une ni l'autre ne se seraient permis de soupçonner le chef de la famille ; d'ailleurs, l'ingénieur commençait par prélever pour lui une forte commission, tandis que M. Mendès tenait avec une intégrité absolue tous les comptes de son parti.

Pendant ce temps-là, la caisse de la banque Schmidt, Jackson and Co était comme une fontaine perpétuelle, laissant couler les piastres dans toutes les directions ; elle donnait à Pierre Miquet tout l'argent que demandait le général pour son comité et déjà l'état-major de l'armée du futur gouvernement était organisé ; sur chaque somme l'ingénieur commençait par prélever pour lui une forte commission, tandis que M. Mendès tenait avec une intégrité absolue tous les comptes de son parti.

De soir côté, Giovanni Corda ne perdait pas son temps ; à lui avait été laissé le soin de travailler les chantiers et il s'en acquittait avec une habileté pleine de perfidie ; comme par le passé, il continuait d'exaspérer les ouvriers par ses caprices, à de courts intervalles, soudoyant des chenapans dont le rôle était de fomenter les troubles en donnant l'exemple de la paresse et en criant plus fort que ceux dont les intérêts étaient réellement lésés.

L'Italien avait la direction de la discorde dans tous les chantiers, même dans ceux qui ne lui appartenaient pas, grâce à ses agents qui parcouraient sans cesse le tracé du canal, de Panama à Colon, comme industriels de toutes sortes, vendeurs ambulants qui débitaient à la fois des marchandises frelatées et de sinistres conseils.

Ce n'était pas le tout, en effet, qu'une révolution éclatât à Panama ; il fallait encore, il fallait surtout que cette révolution bouleversât les travaux du canal, et Giovanni s'employait à cette besogne avec toute son astuce d'Italien.

Comme tous les gouvernements qui s'abusent sur leur popularité et qui ne veulent pas croire au danger, le gouvernement de l'Etat de Panama vivait dans une quiétude profonde ; cependant, pour calmer l'agitation qui lui avait été signalée dans les basses classes et pour ramener à lui la sympathie de la population, il avait décidé de donner un éclat inimaginable à la grande fête destinée à célébrer l'anniversaire de la proclamation de l'indépendance néo-grenadine.

Annoncée dans ses détails huit jours à l'avance, cette fête fit accourir, de tous les points de l'Etat de "Panameno", une population des plus variées : Indiens du Chiriqui, créoles de l'intérieur, nègres et mulâtres, métis de toutes sortes, envahirent les hôtels, prirent d'assaut tous les établissements où il était possible de coucher, de manger et de boire.

Il en résulta une hausse générale sur le prix de toutes choses et certains industriels firent, pendant ces huit jours, une fortune.

Cette hausse entraînait dans les calculs du comité, sans que le général s'en doutât : les ouvriers, venus de tous les points du canal pour prendre part aux réjouissances, ne trouvèrent pas à manger aux conditions ordinaires, dans les bars ; même dans les établissements les plus modestes, les prix étaient quintuplés ; le jour même de la fête, la hausse atteignit des proportions fantastiques ; un grand nombre d'individus ne put acheter que du pain, et le pain lui-même était devenu cher.

Aussi, lorsque le cortège officiel traversa la place Santa-Ana, où devait avoir lieu la course de taureaux, pour aller chercher, aux environs de la ville, les héros de la fête remisés dans le corral (enclos) d'une hacienda, fut-il saluée par une bordée de sifflets des mieux nourris et d'injures des plus grossières.

C'étaient les affamés qui témoignaient au Président de l'Etat leur mauvaise humeur ; mais ce n'était là qu'un commencement. En attendant l'arrivée des taureaux, une partie de la foule, hurlant et gesticulant, s'en fut manifester devant les principaux hôtels et restaurants de la ville, cassants les carreaux à coups de pierre et proférant les plus horribles menaces ; de temps à autres, les groupes disparaissaient dans les tavernes, avalaient force rasades d'anizado et ressortaient plus surexcités encore ; comme ils arrivaient sur la place Santa-Ana, les taureaux y faisaient leur apparition et les estrades s'étaient garnies des personnages officiels et des spectateurs privilégiés, la musique éclata tout à coup, couvrant les clameurs des mécontents et donnant le signal de la course.

A Panama, cette sorte de divertissement est loin de ressembler aux "corridos" espagnols ; point de mise en scène, pas de tauréadores ni de picadores, encore moins de "spada" fameuse, vêtue de satin tout scintillant de broderies d'argent : les animaux destinés aux jeux, vieux, éreintés et d'humeur paisible, sont amenés, attachés deux par deux, dans un corral préparé à une des extrémités de la place ; là, ils sont persécutés par les gamins qui, à l'abri de la barrière, les excitent sans repos ni trêve ; alors la colère les gagne ; c'est le moment que l'on choisit pour lâcher le plus furieux, en pleine place, au milieu même de la cochue.

Tantôt le taureau est complètement libre, tantôt on fixe à ses cornes une très longue corde. Pour ce dernier genre de courses, à peine ouvre-t-on les portes du corral, que l'animal fonce aveuglément sur un groupe quelconque d'hommes ou de femmes, et tous de fuir à la débânde.

Du côté opposé, on se précipite alors sur la corde et l'on tire à force de bras ; après s'être un instant débattu, le taureau se revire et s'élançe sur un autre groupe qui détale, à son tour, dare dare, tandis que les premiers reviennent à la charge, et ainsi de suite.

On ne réussit pas toujours à arrêter l'animal ; nombre de personnes peuvent être foulées sous ses pieds, blessées d'un coup de corne, mais jamais il n'arrive d'accident sérieux ; ces taureaux-là ne s'acharnent pas sur un ennemi à terre.

Si l'un d'entre eux, plus vigoureux et plus sauvage, trouve peu de gens disposés à saisir la corde, ou si celle-ci vient à casser brusquement, il profite aussitôt de l'occasion pour filer sur la hacienda où il fait séjour, si éloignée qu'elle puisse être.

Dans une des tribunes réservées, Pierre Miquet, froid et correct, était en compagnie du général et de Merced ; Mme Mendès y Tendura, en sa qualité d'Irlandaise, réprouvait ces jeux barbares qui se terminent souvent par l'égorgeement du taureau sur la place même du combat, lorsque, éreinté, il tombe sur le flanc, incapable de se relever.

Le général avait donc conduit Merced qui, ayant du sang espagnol dans les veines, ne partageait pas les scrupules ni les répugnances de sa mère et, tout naturellement, le faux ingénieur, qui était regardé comme faisant partie de la famille, avait offert son bras à sa fiancée.

Et tous les trois riaient à se tordre, comme leurs voisins d'ailleurs, lorsque le taureau entraînant, dans un écart subit, toute une grappe humaine suspendue à sa corde, roulait dans la poussière les malheureux panaméens : c'étaient alors des cris de joie et des applaudissements à n'en plus finir.

Mais, pendant qu'une partie de la population se réjouissait ainsi, oblieuse de la guerre civile dont les brandons s'agitaient dans l'ombre, une autre partie était en train de devenir furieuse.

Elle ne faisait pas de bruit, mais ce calme apparent couvrait une fermentation terrible.

C'était comme une de ces accalmies menaçantes auxquelles les marins ne se trompent jamais, parce qu'ils voient en elles les signes précurseurs, infailibles, des plus gros orages.

Peu à peu, des groupes sombres et inquiétants à voir avaient envahi les tavernes délaissées par les curieux qui s'étouffaient sur la place, et ce qui se disait dans ces groupes, n'ayant entre eux aucun lien apparent, aurait fait trembler les autorités de Panama, si elles avaient pu l'entendre.